

tique, on reconnaît aussitôt, à ces grandes images, l'annonce du règne du Messie, qui réalisera en sa personne toutes les promesses faites aux enfants de Jacob, et fondera un empire spirituel, une Église des saints, destinée à couvrir la face de la terre et à subsister à jamais.

Puisqu'il en est ainsi, et on ne saurait le nier, le quatrième empire sur les ruines duquel s'établit le royaume messianique ne peut être l'empire grec, qui avait succombé avant l'avènement de Jésus-Christ, mais l'Empire romain, qui céda la place à l'Église et ne disparut de la face du monde que lorsque le christianisme triomphant eut fait de l'antique capitale des Césars le centre visible de la vraie religion.

II.

Preuves intrinsèques de l'authenticité des visions de Daniel tirées de leur forme littéraire.

A toutes ces preuves de l'authenticité des visions de Daniel, nous devons en ajouter une autre, tirée de leur forme littéraire. Elle est très propre à frapper tous les esprits sérieux qui n'ont d'autre souci que celui de la recherche de la vérité.

La seconde partie du livre de Daniel est empreinte, comme la première, d'une couleur babylonienne fortement accusée. Elle ne ressemble, en aucune sorte, à rien de ce qui a été écrit en Palestine. Elle est d'une originalité remarquable. On a pu l'imiter depuis, mais, jusque-là, la littérature hébraïque n'avait rien produit de pareil. On sent, en lisant ces visions grandioses, qu'on a quitté Jérusalem, les rives du Jourdain et les montagnes de la Palestine; on est sur une autre terre et sous un autre ciel, dans un milieu tout différent; les spectacles habituels qui sont sous les yeux

du prophète ne sont plus ceux qui frappaient Isaïe ou Jérémie; nous vivons dans un monde nouveau; non seulement la langue a changé et a modifié son vocabulaire, mais les images aussi sont nouvelles, toutes les formes symboliques, tout le matériel des visions, si l'on peut ainsi dire, appartiennent à Babylone. Elles n'ont d'analogie qu'avec celles d'un autre écrivain juif, Ézéchiël, qui lui aussi vivait en Chaldée. Daniel ne nous dépeint plus le Seigneur d'un seul mot, comme les anciens prophètes, il nous en trace un véritable portrait; il ne nous le montre plus, comme Isaïe, dans son temple, il nous le représente dans les hauteurs des cieux¹; il nous fait voir en lui le plus grand des monarques, comme le juge suprême: « Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que s'assit l'Ancien des jours (*Attiq yômîn*); ses vêtements étaient blancs comme la neige et les cheveux de sa tête comme de la laine mondée; son trône était étincelant comme la flamme et ses roues étaient comme un feu ardent. Un fleuve de feu jaillissait et se répandait devant lui; mille fois mille serviteurs le servaient et d'innombrables myriades se tenaient devant lui; alors se tint le jugement². »

Cette description de Dieu est, avec celle d'Ézéchiël³, la plus longue que nous lisions dans l'Ancien Testament. Où le prophète a-t-il pris les couleurs de son tableau? D'où vient cette expression d'« Ancien des jours » appliquée à Jéhovah? Jamais, avant Daniel, écrivain sacré n'avait désigné Dieu par ce titre. Isaïe⁴, nous a représenté le Seigneur assis sur un trône élevé et remplissant le temple de l'ampleur de ses vêtements, mais il l'appelle Adonai, et il ne décrit en détail ni ses vêtements ni sa chevelure. Les auteurs des Psaumes n'ont jamais pensé non plus à nous le peindre sous cette

¹ Cf. Dan., VII, 13.

² Dan., VII, 9-10.

³ Ézéch., I, 26-27.

⁴ Is., VI, 1.

forme humaine ; ils nous parlent de sa bonté, de sa justice, de sa puissance ; ils nous le montrent faisant trembler la terre à la voix de son tonnerre, ils nous décrivent les merveilles qu'il a produites dans la nature ; mais, dans leurs nombreux tableaux, il n'y en a pas un seul qui ressemble à celui que l'on vient de lire. Bien plus, avant la captivité, un Juif n'aurait pas sans doute compris que Jéhovah fût dépeint de la sorte. Après le retour de la captivité, à l'époque des Machabées, au moment des luttes sanglantes contre les envahissements du polythéisme grec, lorsque Antiochus Épiphane profanait le Temple de Jérusalem en y plaçant la statue de Jupiter Olympien ou quelque autre signe du culte païen¹, un prophète aurait moins songé encore à représenter Dieu sous une forme humaine, comme le faisaient les Séleucides qu'il aurait eu à combattre : un tel portrait ne pouvait être tracé qu'à Babylone, pendant la captivité, lorsque de tels tableaux, non seulement n'avaient aucun danger pour la foi d'Israël, mais servaient, au contraire, à lui montrer l'excellence et la grandeur de Jéhovah.

Ce n'est pas d'ailleurs un type grec que nous présente le prophète, c'est un type babylonien.

Dieu se révèle en Chaldée à Daniel sous une forme qui est familière aux habitants de ce pays ; non tel que l'art hellénique a imaginé la divinité, mais tel que les artistes des bords de l'Euphrate et du Tigre ont conçu le Dieu suprême. L'Ancien des jours, en effet, n'a rien de grec, mais il rappelle d'une manière frappante, les bas-reliefs assyro-chaldéens. Les images sont si identiques et les emprunts si manifestes que les hommes les plus étrangers aux discussions critiques sur la Bible en ont été frappés de prime abord, dès que les premiers monuments assyriens ont été découverts.

¹ II Mac., vi, 2.

Adrien de Longpérier, l'un des hommes les plus compétents dans ces questions, décrit de la manière suivante un des bas-reliefs assyriens conservés maintenant au Louvre : « Figure colossale... Les cheveux sont disposés en grosses boucles ; la barbe est frisée à plusieurs rangs... Le vêtement est en forme de tunique. » Au sujet d'une autre figure semblable, il ajoute : « La barbe, les yeux, et les sourcils portent des traces très sensibles de couleur noire et blanche. » Et il continue en disant : « Les tuniques d'un très grand nombre de figures assyriennes, qui paraissent avoir été peintes en blanc, et la manière dont les cheveux sont disposés en petits flocons, fournissent un commentaire à ce passage de Daniel : *Son vêtement était blanc comme la neige et la chevelure de sa tête comme de la laine mondée*¹. »

Décrivant ailleurs un autre bas-relief, sur lequel est figuré un trône, le même savant y voit avec raison l'explication iconographique de la seconde partie du passage de Daniel, décrivant l'Ancien des jours : « L'existence de ce siège royal, monté sur des roues, nous permet, dit-il, de comprendre un passage de Daniel qui, d'obscur qu'il paraissait, devient une magnifique expression de la réalité. *Son trône était de flammes, et ses roues de feu ardent*. On conçoit maintenant ce que signifient *les roues d'un trône* et l'on admire dans ce verset l'image poétique d'un mouvement rapide². »

Peut-on désirer un parallélisme plus frappant, plus complet, plus indiscutable ?

Mais ce n'est pas tout. Cette analogie que nous constatons entre les types de l'art babylonien et la description de l'Ancien des jours, nous la retrouvons dans la plupart des autres images qu'emploie le prophète dans ses visions, ou

¹ De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes du Musée du Louvre*, 3^e édit., 1854, p. 28-29. Sur A. de Longpérier, voir t. 1, p. 159.

² De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, p. 37.

plutôt dont Dieu se sert pour révéler l'avenir à son serviteur fidèle, en lui montrant les choses futures sous des symboles que les Hébreux captifs ont l'habitude de voir dans les palais et les monuments des rois de Babylone.

Sans parler ici des deux statues colossales dont il est question dans la première partie de Daniel et qui rappellent les figures de grandes dimensions représentant Gilgamés et les héros mythologiques, — que nous connaissons maintenant de nos yeux, depuis les fouilles assyriennes, — les visions de la seconde partie sont remplies de traits qui nous font penser tout de suite à l'art chaldéen, qui sont propres à cet art, qui ne se retrouvent pas en Grèce, et, à plus forte raison, en Palestine, où les arts plastiques n'ont jamais été cultivés.

Dans le VII^e chapitre, le premier empire, l'empire chaldéen, nous est représenté sous la forme d'un lion (ou d'une lionne, comme le porte la Vulgate), avec des ailes d'aigle. « Le premier [animal] était comme un lion et il avait des ailes d'aigle¹. » C'était un des sujets favoris des sculpteurs assyriens. Aux portes des palais et des temples, dans les frises des édifices et jusque sur les objets usuels², on voit le lion ailé, à tête de lion ou bien à tête humaine. C'est avec le taureau ailé, qui a avec lui une parenté si étroite, la représentation la plus commune en Assyrie et en Chaldée³. Le prophète ne pouvait donc choisir un emblème plus propre

¹ Dan., vii, 4.

² Sur un peigne assyrien, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre, on voit, entr'autres ornements, un lion ailé. « La composition du sphinx sculpté sur une des faces de ce peigne se rapporte complètement, dit A. de Longpérier, au premier des quatre animaux symboliques que Daniel vit en songe dans l'année première du règne de Baltasar, roi des Chaldéens : *La première était comme une lionne et ses ailes comme celles de l'aigle.* Dan., vii, 4. » *Notice des antiquités assyriennes du Musée du Louvre*, p. 76.

³ Voir plus haut, p. 210-211, 214.

à figurer l'empire chaldéen. « Je le regardai, continue le prophète, jusqu'à ce que ses ailes fussent arrachées, et il se leva de terre et il se dressa sur ses pieds comme un homme¹. » Le lion nous est souvent représenté dans cette posture dans les monuments assyriens².

Tous les autres animaux que nous rencontrons dans les visions de Daniel, nous les voyons aussi sur les monuments figurés des bords de l'Euphrate : l'ours³, le léopard, le bélier, le bouc. Quant à la bête à dix cornes et au rôle important que jouent les cornes dans toutes ces prophéties, il faut bien le dire, il était difficile de s'expliquer, avant les découvertes assyriologiques, toutes ces singularités qui nous paraissent si étranges et qu'on aurait pu être tenté de traiter de bizarreries. Mais aujourd'hui, combien paraît simple et naturel l'emploi de ces images, lorsqu'on se transporte dans le milieu où vivait le prophète ! Rien n'est plus fréquent, en effet, que ce symbole dans les bas-reliefs et les sculptures assyro-chaldéennes. Les taureaux et les lions ailés à tête humaine, les dieux et les héros sont représentés avec des cornes, disposées par paires, au nombre de quatre ou de six, et d'une façon qui non seulement n'a rien de choquant, mais est au contraire un véritable ornement. « Les cornes de taureau qui décorent la tiare de

¹ Dan., vii, 4.

² Les cylindres, qui existaient par milliers en Babylonie, nous montrent souvent des animaux mythologiques représentés debout « sur leurs pieds comme un homme » (Voir t. I, Figures 14, 15, 25, p. 224, 225, 309) ; les lions sont également figurés dans cette posture sur des bas-reliefs reproduisant des scènes de chasse royale ; on en voit par exemple, au Musée assyrien du Louvre, dans une chasse d'Assurbanipal.

³ L'ours est représenté, dressé, les pattes de devant appuyées aux branches d'un arbre, sur une coupe de bronze trouvée à Nimroud. Il est reproduit dans W. Smith, *Dictionary of the Bible*, t. I, 2^e édit., 1893, p. 371. — Les ours infestent encore aujourd'hui l'ancienne Assyrie. A. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 185, 206.

cette figure, dit A. de Longpérier, décrivant un dieu assyrien, ... sont un signe de puissance et de gloire... La manière dont les cornes sont rangées à la base de la tiare nous explique de quelle façon le prophète Daniel concevait la disposition des dix cornes du quatrième animal symbolique qu'il vit en songe¹. »

La description de l'ange², fait penser à ces bas-reliefs qui représentent des personnages peints de couleurs éclatantes, auxquels Ézéchiél fait allusion dans ses prophéties³.

Ainsi la Chaldée nous offre sur les monuments figurés tous les traits principaux et caractéristiques des visions de Daniel ; elle nous en explique le symbolisme et nous en découvre la signification ; elle nous donne comme la clef de ses énigmes ; c'est donc en Chaldée qu'elles ont été écrites. La Palestine, au contraire, où toutes les recherches récentes des explorateurs français, allemands, anglais, n'ont pas réussi à exhumer un seul débris d'art antique, n'a pu donner naissance à ce livre d'une originalité si frappante ; toutes les images et les métaphores qu'il contient ne pouvaient être imaginées dans la terre de Chanaan, parce qu'elles ne répondaient à rien de ce que les Juifs y avaient sous les yeux. Aussi aucun des prophètes qui ont écrit en Judée, même quand ils ont parlé de Ninive et de Babylone, n'a usé de pareils symboles. Les ennemis de l'Écriture et de Daniel auront donc beau se récrier, c'est une vérité qui nous paraît claire comme le jour, un fait que les découvertes assyriennes nous semblent avoir mis hors de contestation : les visions des quatre empires ne peuvent avoir été écrites qu'en Chaldée. Nous sommes convaincu que, s'il ne s'agissait pas de

¹ Dan., vii, 7-8. De Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, p. 30. — Voir les Figures 20, 21, 22, 23, représentant les taureaux et les lions ailés, p. 201, 208, 214, 225. Voir aussi Figure 24, p. 229.

² Dan., x, 5-6.

³ Ézéch., xxiii, 14-15. Voir plus haut, p. 159.

prophéties, il n'y aurait qu'une voix pour le reconnaître.

Quand un homme parle la langue d'un pays et d'une époque déterminée, nous disons sans balancer : Cet homme a vécu dans tel pays et à telle époque. Le prophète qui a écrit les visions qui portent le nom de Daniel a parlé la langue de l'art chaldéen, à l'époque de Nabuchodonosor et de ses successeurs, pendant que Babylone était encore florissante ; non celle de la Palestine, quatre cents ans plus tard, sous la domination des Séleucides ; il vivait donc et il a écrit en Chaldée, du temps de la captivité.